

# Marianne



On est allé voir

**M "Le Grognement de la voie lactée" :  
vous ne verrez pas de théâtre plus  
déjanté cette année !**

Par Isabelle Barbéris

Maïa Sandoz et Paul Moulin mettent en scène une pièce carnavalesque de Bonn Park et font danser l'apocalypse sur un air de K-pop. Cette petite folie collective est portée par une équipe de comédiens qui ont le diable chevillé au corps, et la poésie bien en bouche.

Un pays de Candy où le porno et le krav-maga auraient leur émission de télé-réalité ; un roman de la Comtesse de Ségur trempé dans de l'acide chlorhydrique ; l'ascenseur d'un palace qui diffuserait du Rammstein, ou bien encore Rabelais dans une version manga. C'est un peu tout

cela que nous livre le jeune dramaturge surdoué Bonn Park, 36 ans, dans *Le Grognement de la voie lactée*, pièce qui se déguste comme une guimauve brûlée sur une plage mazoutée, un soir de fin du monde ! L'équipe menée par les experts en théâtre du grincement de dents que sont Sandoz et Moulin dégage un côté horde sauvage. Les comédiens culbutent tranquillement la scène, de sketch en sketch. Ici, tout est post : postmoderne, postapocalyptique, posttrumpiste, et même post-terrestre.

Moyennant une série de grands huit, le spectacle explore toutes les ressources dramatiques de la catastrophe, du coq-à-l'âne, de la queue de poisson, dans un bal extraterrestre où se croisent un Donald Trump désabusé, une Heidi Klum obèse télécommandée par une application de smartphone, un Kim Jong-Un incompris désireux de sauver le monde, un double de l'auteur enfermé dans un corps de fillette : autant de coquilles vides qui hurlent, pestent, pleurent, emportées par l'énergie du désespoir et la fureur de survivre. Dans un monde devenu complètement con. Le charivari sombre, de paillettes et de sang, qui rejoint la tendance des comédies horribles, boursoufle les peurs comme un lâcher de ballons. La séquence finale qui met le public à contribution renvoie (gentiment) dans les cordes la tentation – pas toujours mais souvent – démagogique du théâtre participatif.

Cette belle énergie fait penser aux débuts de la troupe des Chiens de Navarre, avec cette manière picaresque de faire dérailler l'histoire. Sauf qu'ici, et c'est un plus, l'écriture collective de plateau se double d'une véritable dramaturgie, où la poésie a le dernier mot : un conte de fée extraterrestre dans lequel l'auteur prend le point de vue de Sirius pour se demander avec le spectateur comment arrêter le délire, climatique, nucléaire, intégriste ? Délirer pour arrêter de délirer, oui ce serait alors, peut-être, la solution. En tout cas, celle des poètes, des artistes et des mangeurs de guimauves calcinées...

**Isabelle Barbéris**